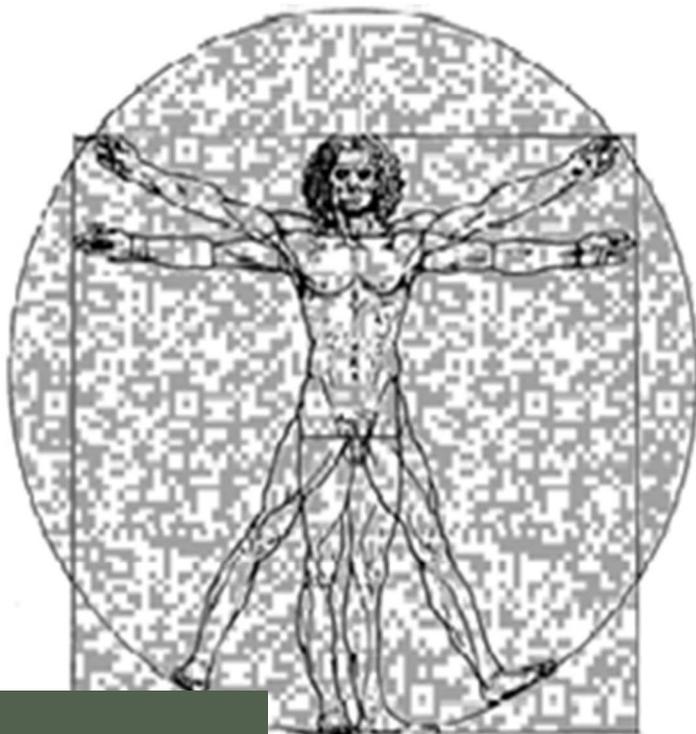


Amitiés Dominicaines



TECHNOLOGIES

Bulletin du Laïcat dominicain n° 310

Janvier - Février - Mars 2021

AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les Frères Prêcheurs et les Moniales. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

Responsable provincial des fraternités dominicaines de Belgique :

Ludovic NAMUROIS Avenue du Bois Becquet, 28 1300 Wavre ~
0472/55.75.50 - ludovic@namurois.org

Site des fraternités de Belgique francophone :

www.laicsdominicains.be

SOMMAIRE DU n° 310 - *Technologies*

	Édito	3
Dossier	Maintenir l'humain au cœur des technologies	5
	Quand l'écran se fait obstacle	10
	Témoignage : en maison de repos	14
	Transmettre la foi dans les médias ?	17
	Parole et vérité au temps des fake news	20
	Éloge de la mesure	25
	Journal d'une retraite en ligne	28
	La révolution internet	31
	Célébrer à tout prix ?	35
	Dystopie	38

Editorial

Cher.e ami.e,
Chers frère et sœur en saint Dominique,

Avec la pandémie et le confinement, nous avons basculé tout d'un coup dans l'ère digitale. Bon gré, mal gré, voilà qu'internet et réseaux sociaux, WhatsApp ou vidéo-conférences sont devenus notre pain quotidien, avec notre famille ou nos amis, pour le travail ou l'école, pour nos achats ou nous informer ; quitte à devoir nous équiper et/ou à maîtriser des outils encore peu familiers.

Nous plongeant dans un océan d'informations et de sollicitations, ces techniques de l'information et de la communication (TIC) unifient l'humanité et nous révèlent une nouvelle manière d'être au monde, avec toutes ses richesses et promesses, ses réussites et exploits, mais aussi ses défis et pièges, ses limites et contradictions, ses exclusions et discriminations. Notre relation aux autres s'y trouve bouleversée, faisant fi des distances, devenant plus immédiate et horizontale, ouvrant de nouveaux espaces de partage et de dialogue.

Comment y maintenir l'humain et permettre de réelles rencontres, comment faire communauté et comment vivre en ecclesia, voilà les questions que nous nous sommes posées. Garder mesure avec humilité et sagesse y est en tout cas crucial pour notre humanité !

C'est dans cette nouvelle place publique que nous sommes définitivement appelés à habiter, même si heureusement elle n'est pas la seule et redonne une autre saveur aux rencontres effectives. Nous pouvons y entendre la clameur et la détresse du monde, et nous pouvons y répondre. Là aussi nous sommes invités à débattre pour rechercher ce qui est vrai. Il est question d'y discerner ce qui relie et répond à un désir essentiel, d'y découvrir de nouvelles manières d'être proche, d'y laisser grandir des graines d'éternité...

Pour le comité de rédaction,
Jean-Pierre BINAME, o.p.

TECHNOLOGIES



Cela fait cent ans qu'on les fantasme, qu'on les imagine dans nos têtes, qu'on les annonce. Cent ans qu'on en a peur aussi. Le concept et le mot robot dateraient de 1921. Le 21 janvier de cette année-là se joue pour la première fois la pièce "RUR" de Karel Čapek à Prague. Le titre est l'acronyme de "Rossum's Universal Robots". La pièce décrit une société où des esclaves se révoltent et détruisent leurs créateurs. C'est, selon Christopher Mims du Wall Street Journal, ce jour-là que sont nés les robots ou, pour être plus précis, l'idée de robot. Pour le meilleur et pour le pire.

Maxime SAMAJN, Journaliste

Si Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft (les GAFAM) étendent leurs tentacules dans des domaines de plus en plus délicats, c'est grâce à deux nouvelles technologies: l'intelligence artificielle et les robots. Docteur en physique et en philosophie, enseignant à l'Université de Namur, D. Lambert a voulu analyser les questions éthiques qu'elles soulèvent. L'essentiel de sa réflexion vient d'être publiée dans un livre dont il livre ici les idées maîtresses.

L'intelligence artificielle (IA) est un ensemble de techniques qui vise à reproduire le plus fidèlement possible les capacités cognitives et perceptives de l'être humain, et même à les augmenter significativement. Le but est d'assister ou remplacer l'humain dans toutes sortes de tâches comme l'analyse et le traitement des données, le raisonnement, la reconnaissance de formes, la conduite de véhicules...

Les robots sont des systèmes dotés de trois composants essentiels : des capteurs qui recueillent de l'information sur leur environnement, des processeurs qui traitent cette information et des effecteurs qui permettent d'agir sur celui-ci. Les robots ne sont pas nécessairement des systèmes « physiques », comme ceux qui sont utilisés dans les usines pour la production ultra-rapide de voitures et de vaccins ! Il peut s'agir aussi de systèmes recueillant et traitant automatiquement des informations sur les réseaux informatiques et agissant sur ces derniers. Il s'agit alors de robots électroniques, les *e-bots*, qui agissent dans le *Cyberespace* !

L'intelligence artificielle et les robots ont besoin l'un de l'autre. En effet, si un robot est outillé pour capter des données à l'extérieur, l'IA est essentielle, non seulement pour traiter ces données mais aussi pour extraire celles qui sont pertinentes. On peut acquérir des tas d'informations, mais le problème est de faire apparaître celles qui peuvent avoir une signification dans une situation donnée.



Un exemple important d'utilisation de l'IA aujourd'hui est donné par les *systèmes de reconnaissance de formes*, qui permettent d'analyser des images médicales pour y détecter des tumeurs de la peau, mais aussi d'identifier le visage d'une personne dans une foule. Les systèmes qui analysent les milliers de pages de contrats commerciaux pour y détecter des failles juridiques, ou ceux qui construisent automatiquement les profils de consommateurs pour leur proposer les produits qu'ils aiment, ou ceux des employés pour leur proposer des postes mieux adaptés à leur carrière, fournissent d'autres

exemples actuels.

Comment l'intelligence artificielle a-t-elle envahi tous les domaines de notre vie?

Ses réussites récentes sont basées sur des techniques permettant l'analyse d'un nombre immense de données (*Big Data*). Ces données peuvent non seulement servir à découvrir de nouvelles informations, mais aussi à « entraîner » les machines (*Deep Learning*) à résoudre des problèmes nouveaux ou à s'adapter à des situations inédites. L'IA se fonde d'une part sur des programmes (des algorithmes), mais aussi sur une mine d'informations ¹ qui leur permet de s'enrichir mais aussi éventuellement de se modifier par eux-mêmes. En ce qui concerne les robots, un exemple est donné par la voiture autonome. Celle-ci doit pouvoir se déplacer dans des environnements très changeants et cela demande de gérer des

¹ Le problème est de savoir comment on obtient et à qui on partage ces données, qui peuvent être à la fois essentielles pour la recherche mais aussi très confidentielles (si elles concernent la santé par exemple).

« décisions » grâce à des algorithmes complexes d'IA.

L'IA et la robotique nous simplifient la vie à bien des égards. Nous sommes heureux d'avoir les systèmes de reconnaissance de tumeurs et nous sommes aussi heureux de pouvoir compter sur des prothèses robotisées permettant de palier certains de nos handicaps. Parfois même, le remplacement de l'être humain par une machine s'impose pour des raisons humaines ! Par exemple, disposer d'un système autonome de pilotage d'un avion capable de reprendre la main quand un comportement totalement aberrant du pilote est détecté, permet de protéger les passagers et relève donc d'un souci d'humanité. Recourir à des systèmes d'IA corrigeant automatiquement les gestes d'un médecin pilotant un robot de microchirurgie procède de la même exigence d'humanité !

Mais le remplacement de l'humain par des machines a de sérieuses limites. Les algorithmes d'IA, les programmes qui commandent les robots, ont été écrits par des humains et portent en eux les limites et les biais des pensées humaines. Un algorithme peut être discriminatoire, parce qu'il a été « entraîné » sur des données biaisées ou parce que ses règles reproduisent des *a priori* ou l'ignorance de certains groupes sociaux. Un *e-bot*, qui apprend à discuter avec des interlocuteurs sur le *Web*, peut devenir très vite raciste, impoli, violent, s'il s'est contenté d'intégrer statistiquement, et sans supervision, des dialogues d'un certain nombre d'internautes. Une expérience de ce genre de dérives a été observée en laissant un *e-bot* apprendre à « chatter » librement sur le *Web* sans supervision !

Les IA rendent aussi comme invisibles certaines personnes : celles qui n'ont pas d'accès à l'informatique, par exemple, ou celles qui sont rejetées par les critères de l'IA. D'autres, au contraire, peuvent faire l'objet d'un ciblage injustifié. C'est pour cette raison que des réglementations récentes insistent sur la transparence des algorithmes et sur la nécessité d'expliquer les raisons de leurs « décisions ».

Le remplacement des humains par des robots pose enfin des questions délicates en matière de pertes d'emplois et aussi en termes de responsabilités lors d'accidents. Qui sera responsable dans le cas des dommages provoqués par une voiture autonome ou par un drone très automatisé ?



Le programmeur ? Le constructeur ? L'utilisateur qui les a mis en œuvre ? Il n'est pas simple de répondre à ces questions et l'on doit craindre que les technologies puissent servir parfois d'écran, cachant ou diluant les responsabilités véritables. Cette crainte justifiée a été soulevée explicitement dans le cadre des discussions internationales sur l'utilisation d'armes autonomes.

L'intelligence artificielle pourrait-elle remplacer l'être humain ?

L'idée d'un remplacement complet de l'humain par les machines, et de son intelligence par des IA, porte en elle le présupposé que tout problème peut être résolu par un calcul. L'usage des algorithmes revient en effet à l'application de règles de calculs ! Par exemple, on pourrait rêver d'une justice fonctionnant de manière entièrement « calculatoire », grâce à des « *Legal Tech* », des technologies d'IA appliquées au Droit. Nous n'aurions plus besoin de magistrats ! Mais que faire si des situations inédites se produisent que les règles juridiques n'ont pas prévues ? Et que faire si les règles disponibles sont contradictoires ? Que faire encore si l'application à la lettre des règles conduit à une situation contraire à l'esprit de la réglementation ? Ici on est obligé de sortir des règles, de les compléter, au besoin de les suspendre... Or, c'est le propre du magistrat comme le dit Paul Ricoeur, « d'humaniser le Droit », d'introduire sa créativité prudente pour que le jugement soit rendu. Les « *Legal Tech* »

sont indispensables, mais le magistrat en chair et en os l'est tout autant !

Les IA et les robots en tout genre seront certainement indispensables dans tous les domaines, pour nous rendre la vie plus simple et plus sûre dans un monde complexe et dangereux. Mais, les IA et les robots ne peuvent se passer de l'humain qui leur donne leur sens et leur finalité. Et il est clair que l'on ne pourra jamais se départir de l'humain, pour créer les IA totalement innovantes, que nulle IA n'aurait encore réalisée ! Une machine ne pourra jamais non plus répondre de ses actions, elle ne sera donc jamais responsable !

Il convient donc de *maintenir l'humain au cœur des technologies* et celles-ci au service du bien commun et de la personne. Il faut penser en profondeur nos rapports aux IA et aux robots : quels sont les lieux et les moments où leur introduction peut servir la personne ? Comment éviter les situations où ces technologies risqueraient d'effacer l'humain, ses droits, sa responsabilité et d'« invisibiliser » certaines classes de la population en ne servant que des intérêts partisans ?

Dominique LAMBERT, o.p.



Que penser de... ?
LA ROBOTIQUE
ET L'INTELLIGENCE
ARTIFICIELLE

Dominique LAMBERT, *La robotique et de l'intelligence artificielle*, coll. « Que penser de... ? », éditions Fidélité, 2019.

Nous voudrions vous partager la relation que nous, jeunes étudiants, avons avec les plateformes d'enseignement et de communication, officielles ou officieuses, qu'il s'agisse de Moodle, Teams, Outlook ...

Actuellement, les outils informatiques sont devenus indispensables, surtout dans l'enseignement supérieur. En effet, pour pouvoir suivre les cours, nous devons maîtriser les plateformes officielles – où sont déposés les supports de cours –, les boîtes électroniques de l'université... Ces plateformes exigent un niveau d'attention élevé. L'utilisation des outils officieux comme Facebook facilite la communication entre les étudiant.e.s à propos de leur cursus et... des différentes mises à jour pour des travaux pratiques ou autres. Si on ne se tient pas à jour en multipliant les "posts" sur des groupes d'étudiants, on peut se retrouver rapidement débordé, voire isolé. Enfin, les outils d'Office tels que Excel, Word, Powerpoint sont indispensables dans l'évaluation de nombreux cours.

Dès avant la période covid, surtout dans les études supérieures, il est primordial d'être à l'affût de l'information sur les plateformes officielles ou ailleurs. Les deadlines administratifs n'acceptent aucune tolérance : un document qui n'est pas rendu à temps entraîne des conséquences très lourdes pour les étudiant.e.s. Les TIC sont donc à la fois des outils indispensables et une source d'angoisse.

Qu'est-ce qui a changé avec la covid ?

Dans l'enseignement supérieur, le temps passé devant nos écrans a augmenté exponentiellement : l'enseignement en présentiel a été transféré en distanciel, avec des adaptations variables selon les cours et les professeurs. Mais globalement, le cours, la matière et l'exigence d'évaluation restent identiques. Depuis l'avènement du premier confinement, nous avons passé des milliers d'heures devant nos écrans. Les conséquences en sont multiples et variables.



Du point de vue de la santé, la lumière est délétère pour la rétine. Peu de personnes portent des lunettes de protection aux lumières bleues. Celles-ci perturbent les rythmes du sommeil lors d'utilisations tardives. D'un point de vue psychologique, la position assise, dans la même pièce, est lourde à supporter. L'être humain n'est pas fait pour rester enfermé devant un ordinateur, il a besoin de se mouvoir et de rencontrer des gens. On peut ajouter la difficulté à se concentrer, le décrochage dû au manque de motivation, le manque d'interactions sociales, la perte de sens intrinsèque à nos études (à quoi je sers, devant mon écran ?). Ces aspects ont eu un réel effet cocktail depuis cette pandémie, comme en témoignent les constats d'équipes d'aide psychologique propres aux jeunes.

Les cours en ligne permettent la continuité de l'enseignement, mais ils ont aussi de nombreux désavantages. Les horaires n'ont pas été adaptés, il arrive de passer un jour 8 heures devant un écran, et le lendemain, 2 heures. Il est difficile de suivre un cours et de prendre note sur le même ordinateur. Cela demande une grande concentration. Beaucoup accumulent du retard : ils se noient à essayer de rattraper les cours et d'être à jour. La solidarité est rompue du fait de ne pas voir ses collègues. Les problèmes d'anxiété ont augmenté : peur pour l'avenir, stress lié aux cours, mais aussi solitude.

Un système à deux vitesses

Pour nuancer, il est évident que le background socio-culturel amplifie ou diminue les difficultés liées à cette sur-dépendance aux TIC.

Les personnes précarisées, avec un accès restreint à un ordinateur portable ou à internet, en famille nombreuse sans endroit calme, les isolés, vont subir ce mal-être de façon décuplée. Un système à deux vitesses est en train de se créer, propulsant les uns vers un bel avenir et enfonçant encore plus les autres dans des situations de désespoir et de décrochage. Les personnes plus aisées, avec leur propre chambre, un ordinateur personnel, l'accès à un jardin pourront relativiser la situation. Elles seront ainsi moins sujettes à des mal-être profonds, même si ça reste possible. Situation différente pour ceux qui vivent seuls et qui risquent de se sentir de plus en plus isolés. La présence de cokoteurs reste un soutien pour beaucoup et le fait de pouvoir socialiser avec des gens du même âge est un grand réconfort.

Ceux qui cherchent un emploi sont négativement impactés. Les entretiens en ligne sont plus stressants, d'autant plus que les recruteurs choisissent à chaque fois une plateforme différente, qu'il faut rapidement installer et comprendre.

Par ailleurs, le confinement prive tous les étudiants d'une bonne partie de ce qu'aurait été leur vie à l'université sans pandémie : guindailles, culture, sport... Bien sûr, tous les événements adaptables en ligne sont passés dans ce format, mais il a beaucoup de désavantages. Les apéros en ligne n'ont rien à voir avec les fêtes habituelles, à la petite Casa ou en cercle !

Quant l'écran s'interpose

Le contact humain en ligne n'apporte pas le même sentiment de proximité, de contact habituel. Les soirées intimistes qui permettent de lier des amitiés plus profondes n'ont pas le même pouvoir par écran interposé. Que dire des Kapistes¹ qui espéraient entrer dans un univers brassant

¹ Les Kapistes sont les étudiants vivant dans un kot à projet (kap). Celui-ci est une association de 8 à 12 étudiants, qui en plus de vivre ensemble au sein d'un logement communautaire (un kot), mènent à bien un projet qui leur tient à cœur.

énormément de gens, quand il leur devient impossible de rencontrer de nouvelles personnes en mangeant chaque semaine avec un nouveau Kap : ils ne peuvent plus passer du temps qu'avec les membres de leur propre kot. L'ambiance censée faire partie inhérente de ce monde ne survit pas aux ordinateurs. Le contact paraît facile, mais il ne nous mènera pas à voir les gens « en vrai », ne nous pousse pas à les contacter et il ne fait que nous isoler davantage.

Les événements culturels se retrouvent, eux aussi, en ligne. Les activités organisées par les kaps ne sont pas aussi populaires quand il faut les suivre sur un écran. Beaucoup d'étudiants témoignent que des activités auxquelles ils auraient normalement assisté ne les intéressent plus une fois qu'elles sont en ligne après une journée de cours déjà en ligne.

Dans le sport également, on n'y trouve pas son compte. L'université organise des séances de sport en ligne, mais il est si facile de s'en aller, il suffit d'un clic de souris. Et beaucoup de sports qui ont besoin de contacts sont reportés à l'année prochaine. Moins on bouge, moins l'envie de bouger est présente et cela ne fait qu'ajouter à la fatigue générale et à une mauvaise hygiène de vie. La majorité ne sort pas autant qu'il serait nécessaire, et les pauses entre les cours, au lieu de faire marcher tout le monde pour changer d'auditoire, se passent, encore une fois, devant l'ordinateur.

En conclusion, bien que les TIC nous permettent de rester en contact et de faire fonctionner la société, elles sont aussi la cause de beaucoup de souffrances et d'injustices. Elle ne remplacent absolument pas le contact humain.

Tessa de Quirini et Gianni Malika, membres du Kap "kot-é-sens"
à Louvain-La-Neuve (<https://kotesens.wixsite.com/kotesens>)

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés : on n'en voyait point d'occupés à chercher le soutien d'une mourante vie. » (Jean de la Fontaine). En sommes-nous là dans les résidences, les maisons de repos et de soins pour personnes âgées ? Qu'est ce qui permet aux résidents de passer au-dessus de cette période éprouvante ? Monique témoigne.

Je suis née en 1924 et j'ai beaucoup entendu parler de la grippe espagnole des années 1918 -1920 mais je n'aurais jamais cru qu'une épidémie pareille puisse arriver encore aujourd'hui. Dans ma résidence, la direction et le personnel sont très attentifs à ce que puissions vivre le mieux possible en respectant de manière stricte les mesures de sécurité. Cependant plusieurs résident.es qui ont l'habitude de se retrouver dans le salon ont du mal à respecter les règles et gardent le masque en dessous du menton – *« on ne sait pas respirer »* – mais le remettent vite dès que la directrice apparaît. Cela m'amuse et m'irrite en même temps.

Ma santé n'est pas la meilleure et cette pandémie *« me fout le moral en l'air »*. Je suis triste de ne pas pouvoir serrer dans mes bras mes petits-enfants et mes treize arrières petits-enfants. J'ai pourtant la chance de les entendre et de les voir grâce mon gsm. Je peux utiliser WhatsApp. Que répondre quand l'une d'elle, Louise, me dit : *« Granny, pourquoi tu as des cheveux gris ? Moi, je suis une petite blonde »*. Mes enfants, deux filles et un garçon, me soutiennent énormément, me téléphonent quotidiennement, me rendent visite en fonction des règles de visites admises. J'ai de la chance.

Dominicaine, à travers tout

Les réunions de fraternité me manquent car, malgré plusieurs essais pour participer aux réunions de celles-ci en vidéo-conférence, mon ordinateur me lâche... Je devrais faire venir quelqu'un pour le configurer et m'accompagner lors de ces réunions... mais les visites sont strictement limitées et mon médecin me déconseille ce genre de rencontre trop fatigante

pour mon âge. Je me fais cette réflexion : « *quand on est vieilli, tu ne fais pas partie du monde et si tu ne sais pas utiliser ces nouvelles technologies tu restes sur le côté* »

J'ai pourtant envie d'être déjà en juillet 2024 pour fêter mon 100^e anniversaire, car mon désir de vivre est fort. Je me dis que j'ai la chance d'avoir en moi la volonté de passer au-dessus des épreuves et tant pis si je ne sais pas utiliser les nouvelles technologies ! Le travail et la prière rythment ma journée. J'ai brodé et je continue de broder pour tous mes petits-enfants un abécédaire ; cela me prend du temps mais cela repose mon esprit. Je prie le chapelet et chaque jour que je peux, je me rends à la chapelle de la résidence.

Mon engagement de laïque dominicaine m'aide dans ma vie de tous les jours à surtout ne pas juger les autres : « *une dominicaine ne juge pas les autres* ». Je médite souvent cette parole de Jésus « *Soyez généreux comme votre Père est généreux. Ne vous posez pas en juges et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés, acquittez et vous serez acquittés.* » (Luc 6, 36-37).

Témoignage de Monique LECHIEN-DE DRYVER, o.p.
recueilli par Alain LETIER o.p.



La pire des menaces de la période contemporaine est la possibilité qu'a l'humanité de se détruire. Un des enjeux de l'éducation est ainsi la maîtrise de notre puissance, comme celle de notre *hybris*. Face à la puissance démiurgique, comment l'humain peut-il apprendre la mesure ? Nous percevons ici aussi combien un des enjeux de l'éducation n'est plus celui de l'émancipation. Les théories transhumanistes viennent questionner nouvellement l'essence de l'éducation. Il s'agit désormais de ne pas sombrer dans l'*hybris* et la destruction. L'éducation a ainsi pour fonction d'apprendre à identifier et maîtriser l'*hybris* naissant. Cet *hybris* prométhéen est ici celui de l'individualisme de l'*homo oeconomicus* moderne. Nous pouvons supposer qu'il a pour garde-fou ce partage de l'existence avec d'autres, au sein d'une spiritualité humaine. Sur ce point, il est nécessaire que l'espace public reprenne du terrain sur la domination des espaces privés de notre société mondiale. Le développement de l'espace public d'accueil de la pluralité, par différenciation de l'espace privé de l'individu fonctionne ici comme garde-fou de l'*hybris* de l'individu prométhéen de la modernité.

Par ailleurs, à une échelle plus individuelle, il est nécessaire d'apprendre à identifier et satisfaire son désir d'éternité qui doit être distingué d'un désir démiurgique mortifère d'immortalité et de toute puissance. Il est pour cela nécessaire d'entrer dans une nouvelle acception de la maîtrise, non plus pensée comme domination mais comme « ajustement, adaptation, adéquation », c'est-à-dire sur le modèle du jardinier plutôt que celui de l'ingénieur.

Nathanaël WALLENHORST (dir.), *Eduquer l'homme augmenté. Un avenir prométhéen*, éd. Le Bord de l'Eau, 2018, pp.148-179.

Dans notre culture de l'information, où les mots de la foi semblent pour certains usés, ce qu'on appelle communément la transmission de la foi préoccupe de manière particulière les Eglises, communautés et responsables pastoraux. Comment communiquer l'Évangile dans ce village mondialisé, où la suprématie de l'écrit a disparu, et où la fracture numérique rend parfois plus complexe encore une telle transmission ?

Si cette question est régulièrement posée, les tentatives d'y répondre abordent souvent les enjeux de manière imparfaite. D'une part, parce que l'essence même de la foi ne se transmet paradoxalement pas. D'autre part, parce que les nouveaux médias créent de véritables espaces anthropologiques dans lesquels nous évoluons. Ceux-ci modifient déjà notre mode de pensée et notre manière de vivre en société. Ils influencent d'ailleurs de plus en plus notre rapport à la foi.

Engendrer un sujet

Fondamentalement, la foi est un élan de vie et un acte personnel de confiance, mêlé de croyance et d'incroyance. « *Je crois, viens au secours de mon incroyance* », s'écriera le père du démoniaque épileptique (Mc 9:23). Ce que nous appelons par commodité la 'transmission de la foi' ne peut dès lors être réduit à une catéchèse et la communication d'un savoir qu'il faudrait bien véhiculer pédagogiquement sur les autoroutes de l'information ! Transmettre la foi ne consiste pas en la communication d'un *objet*, mais en l'engendrement d'un *sujet*. En ce sens, transmettre la foi à l'heure du web – où l'enjeu principal est désormais plus d'être connecté que présent – ne consiste plus à élaborer une stratégie pastorale de communication, pour « mieux dire » l'Évangile. Il convient d'abord de (re)penser la foi dans cette nouvelle réalité et ce nouvel espace de communion qu'est le net. Il s'agit ensuite de découvrir toutes les possibilités de présences virtuelles qu'offrent les médias pour ce « corps mystique et connecté »



» qu'est l'Eglise¹. Dans cette perspective, il convient de ne pas trop vite reléguer internet et les réseaux sociaux dans le monde virtuel. Internet permet de réelles rencontres. Par ailleurs, virtuel n'implique pas irréel, mais suggère aussi virtualité – réalité virtuelle – c'est-à-dire fécondité possible dont l'ampleur dépendra du destinataire. Comme dans la parabole du semeur, l'enjeu n'est pas de répandre la parole comme on transmet une information, mais de permettre qu'une Parole, dans la manière avec laquelle elle est adressée, puisse faire éclore de la vie.

La forme autant que le fond

Comment, dès lors, envisager l'engendrement de la foi à l'heure d'internet ? L'enjeu des nouveaux moyens de communication consiste donc à semer, offrir une parole, en acceptant que la forme importe autant que le fond. La transmission – au sens d'engendrement – de la foi ne passe-t-elle pas d'abord *par la manière avec laquelle nous nous adressons à ceux qui nous entourent* ? En ce sens, les médias remplissent un rôle crucial et essentiel

A. SPADARO, *Cyberthéologie, Penser le Christianisme à l'heure d'internet*, Lessius, Bruxelles, 2014.

puisque c'est *notre manière d'être présent* au monde et aux autres qui est le critère décisif ! « *The medium is the message* » écrivait le philosophe canadien Marshall McLuhan, qui avait prédit l'émergence d'internet trente ans avant sa mise sur pied. La manière de dire est ce que l'on dit. La forme, finalement, importe, autant que le fond ! La *manière* de nous adresser traduit le contenu notre message. N'est-ce pas finalement une réalité au cœur de notre foi ? Le médiateur *est* le message ! Si la foi n'est pas un contenu mais un rapport à la vie, n'est-ce pas dans le rapport d'ouverture et la confiance — *the medium* — avec lequel nous regardons le monde que se niche notre *message* ? Il est heureux, alors, de découvrir toutes les possibilités que permet ce *medium* qu'est internet dans nos relations, sans réduire la connexion à la rencontre. En effet, le net est un lieu paradoxal, qui permet à la fois une grande confidentialité et ouverture sans pudeur. Ce n'est plus un catalogue de pages et de contenus, mais un réel réseau de relations. Le concept clé du web 2.0 n'est plus la présence mais la connexion. Il faut donc comprendre que, dans ce réseau de relations, les concepts mêmes de présence, prochain et amitié prennent des contours nouveaux.

En ce sens, il est une deuxième source possible d'incompréhension dans ce que nous appelons la transmission de la foi. Si l'enjeu d'aujourd'hui n'est pas avant tout de traduire le message évangélique dans un langage actuel, il faut aussi accepter que les médias ne soient pas seulement à notre disposition comme des outils de communication et de transmission dans un 'autre monde virtuel'. Comme l'écrit Antonio Spadaro, au lieu de nous faire sortir de notre monde pour sillonner le monde virtuel, « la technologie a fait entrer le monde digital *dans notre monde* ordinaire. En ce sens, les médias digitaux ne sont pas des portes de sorties de la réalité, mais des 'prothèses', extensions capables d'enrichir notre capacité à vivre les relations et à échanger des informations ». Dès lors, s'il paraît évident qu'internet modifie nos modes de vies et d'agir, il modifie aussi notre manière de penser et, partant, de penser le Christianisme lui-même. Bien plus encore que pour la génération Y (les personnes nées entre 1980 et 2000), la perception du monde, de l'église et de la foi chez les *digital natives* (les personnes nées après l'émergence du net) est différente sur bien des aspects. Pour ces derniers, l'Eglise sera par exemple davantage présentée dans sa dimension horizontale,

comme un *network* ou un *hub* – instrument d’unité du genre humain – que dans sa logique de structure.

Une compréhension renouvelée

Transmettre la foi sur internet et dans les médias est-il dès lors une illusion, face à ce changement de paradigme auquel nous sommes confrontés ? Certainement pas. Pour peu que nous acceptions que la foi – au sens radical – n’est pas premièrement un *contenu* qui nous amènerait à faire seulement un travail de vulgarisation et qu’internet n’est pas un *moyen* de transmission, mais un contexte nouveau dans lequel la foi doit s’exprimer, et qui transformera graduellement notre compréhension de celle-ci. Ce nouveau monde – que nous qualifions parfois de virtuel pour justifier de ne pas trop nous y investir – a donc une réelle incidence sur notre manière d’exprimer la foi. D’ailleurs, le vocabulaire de la théologie et de l’informatique montre la connaturalité de ces deux milieux, invités à s’éclairer l’un l’autre. Nos mots ne sont pas là pour bien *dire* la foi, mais aussi et surtout la penser. Il est amusant que les théologiens et les technologiques nouvelles partagent souvent les mêmes réseaux sémantiques. Des expressions telles que « sauver », « communauté », « ouvrir », « icône », « partager », « convertir », « justifier » ont un double sens !

Aujourd’hui, avec la surcharge informationnelle du net, les réponses cherchées précèdent bien souvent nos questions. Le problème n’est plus de trouver et de repérer un message porteur de sens, mais de bien formuler la question pour y accéder. Transmettre la foi consiste à formuler des questions afin de « rendre compte de l’espérance qui est en nous. » (1P 3:15). Internet, en ce sens, est une chance pour le christianisme au XXI^e siècle. Comme le pire et le meilleur s’y côtoient, il nous contraint d’y être présent, actif, et nous oblige à distinguer les vraies questions et enjeux, parmi les multiples réponses qui nous sont offertes continuellement. Ce qui est donc présenté comme une faiblesse – la surcharge informationnelle d’internet – doit être compris comme une chance et une invitation à relire notre manière d’être présent au monde, pour l’interroger et y découvrir du sens.

Fr. Didier CROONENBERGHS, o.p.

Démultiplier à l'infini les moyens et sources de communication est certainement un atout pour la recherche de la vérité. Mais c'est aussi un obstacle de taille, tant les limites entre le vrai et le faux, la vérité et le mensonge sont désormais incertaines.

Les fausses nouvelles ou fake news, les rumeurs malveillantes, les informations fallacieuses remontent probablement au temps où sont apparus les femmes et les hommes parlants. Aujourd'hui, les avancées technologiques, l'explosivité des canaux de communication, l'inventivité humaine, la soif de pouvoir, de reconnaissance et de richesse prennent tout l'espace pour les faire circuler à grande vitesse, presque en temps réel. Le bouche à oreille fait place à la possibilité de toucher au même moment des millions de personnes. Que croire, qui croire encore dans ce monde complexe et interconnecté ?

Le serpent trompeur

Au début du livre de la Genèse, le narrateur met en scène un exemple d'affirmation trompeuse, une fake news, dirions-nous aujourd'hui. Dieu plante trois types d'arbres dans le jardin d'Eden : tout arbre attrayant et bon à manger, l'arbre de la vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Dieu ordonne et dit à l'homme : « **De tout arbre du jardin, tu mangeras, tu mangeras, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas, oui, du jour où tu en mangeras, tu mourras, tu mourras.** » Gn 2, 14-16

Le serpent dit à la femme : « *Ainsi Elohîms l'a dit : **Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin.*** ». La femme dit au serpent : « *Nous mangerons les fruits des arbres du jardin, **mais du fruit de l'arbre au milieu du jardin, Elohîms a dit : Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, afin de ne pas mourir.*** » Le serpent dit à la femme : « *Non, vous ne mourrez pas, vous ne mourrez pas, car Elohîms sait que du jour où vous en mangerez vos yeux se dessilleront et vous serez comme Elohîms, connaissant le bien et le mal.* » Gn 3, 1-5

Le serpent manipule l'information : « *vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin* », alors que l'ordre et le dire de Elohim sont : « *De tout arbre tu mangeras, tu mangeras* ». Il provoque la réaction de la femme qui, déstabilisée, se trompe d'arbre et parle de l'arbre de vie du milieu du jardin, plutôt que l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Elle est prête à écouter la « vérité » du manipulateur qui, du coup, promet deux fruits merveilleux : la vie éternelle et la connaissance du bien et du mal (sous-entendu la puissance pour toujours). Qui ne pourrait pas être séduit(e) ? N'est-ce pas le projet de Dieu pour l'humain ?

Où se trouve la faille de cette fake news originelle ? Elle nie l'interdit : tout n'est pas à manger sous peine que l'autre n'existe plus et de se retrouver seul avec soi-même. Or nous sommes des êtres de relation, des humains parlant à d'autres humains jusqu'à pouvoir, parfois, se mettre à nu devant l'autre dans la simplicité et la confiance. En croyant dans la parole du serpent, la femme et puis l'homme cachent leur nudité et se confectionnent des pagnes car l'innocence de l'Eden s'est envolée. Marie Balmary écrit dans *La divine origine* : « *La proposition du serpent présente les traits de l'universelle tentation pour tous les êtres parlants : chercher la vie dans la puissance par la possession de la chose d'un tout-puissant ; et non dans la présence par la reconnaissance de l'autre lui-même.* » Jésus a connu ce genre de tentation et elle ne nous épargne pas.

Le pouvoir des fake news

Les fausses nouvelles ou canulars peuvent nous divertir lorsque le 1^{er} avril les médias s'en donnent à cœur joie pour aiguïser notre esprit critique afin de découvrir l'information vraisemblable mais fruit de leur imagination. Cependant, comme le serpent rusé, les intentions de celles et ceux qui diffusent des fake news sont malhonnêtes. Les fake news sont des informations conçues de manière délibérément mensongères et diffusées dans les médias de masse pour induire un grand nombre de personnes en erreur dans le but d'en tirer un profit individuel ou collectif. Les motivations de ses auteurs peuvent être idéologiques, politiques, mercantiles, économiques, religieuses... Souvent, ces mensonges ou demi-vérités sont cachés dans des informations véridiques et nous les croyons car cela nous arrange. N'est-il pas naturel de donner du crédit aux informations qui confirment notre vision du monde et des rapports sociaux et d'en donner moins aux informations qui les contredisent ? Ne sommes-



nous pas influencés lorsque des « leaders » ou des « experts » répètent les mêmes fausses informations qui deviennent finalement des vérités démontrées ? La vérité est-elle si pénible à vivre que parfois nous préférons les sirènes du mensonge, de la contre-vérité et que nous nous inventons un passé, un présent et un avenir hors du réel ?

Une question de confiance

Devant ces questions, je m'interroge. La reconnaissance du faux et du vrai est une question de savoir, d'esprit critique, de recoupement des informations, d'analyse de thèses contraires, de doutes raisonnés mais c'est surtout une question de confiance, de foi en l'autre et dans les autres. La question devient donc : en qui est-ce que je mets ma confiance et sur base de quels critères ?

Dans le domaine des sciences naturelles et humaines, je trouve intéressante l'éthos de la science qui se fonde sur 4 normes développées par le sociologue Robert King Merton : le désintéressement (la science pour la science et non pour des intérêts économiques, financiers...), l'universalisme (ce qui est admis universellement et par les pairs), le communalisme (la recherche est un bien public, elle doit bénéficier à tous), le scepticisme

organisé (la mise en débat constante de la recherche en cours).

L'Évangile, une « vraie bonne nouvelle »

Concernant plus fondamentalement le sens de mon existence, de ma vie et de ma mort, de mes relations aux autres et à Dieu, en qui est-ce que je mets ma confiance, ma foi ? Aujourd'hui, envers et contre tout, je choisis de rester en lien avec l'Église catholique romaine. A travers l'histoire, elle est capable du meilleur en accompagnant en même temps la foi populaire et les grandes traditions monastiques et des ordres religieux. Elle est aussi capable du pire lorsqu'elle cherche le pouvoir hégémonique et qu'elle infantilise et asservit l'humain. Je ne donnerai qu'un exemple de fake news, tout en admettant et craignant que le pape était de bonne *foi*. En 1832, dans l'encyclique *Mirari Vos*, le pape Grégoire XVI dénonce : « *cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire, qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience, pernicieuse erreur, fléau le plus mortel pour la société* ». Ma raison et ma foi ne peuvent accepter ce genre de déclarations qui blessent l'homme et Dieu. J'aime plutôt jardiner dans les évangiles. J'y trouve des fruits de tous les arbres bons à manger pour me nourrir ainsi que les femmes et les hommes d'aujourd'hui. Contrairement aux fake news trompeuses et intéressées, la cohérence entre la vie et la mort de Jésus, entre ses paroles et ses actes, sans aucune volonté de pouvoir et d'enrichissement personnel me disent que je peux mettre mes pas dans les siens. Je mets ma confiance dans les paroles de Jésus lorsque, dans l'évangile de Jean, il dit à ses disciples : « *Il y a beaucoup de places dans la maison de mon Père ... Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne va vers le Père sans passer par moi.* » Jean 14, 2 ; 6. Le Père est accueillant à toutes et tous. Jésus ne ramène pas tout à lui. Il est un passeur vers un autre que lui. Il est chemin qui permet d'avancer libre vers la vérité à chercher sans cesse, avec son cœur et son intelligence, pour devenir dès aujourd'hui des vivants, comme lui l'a été.

Alain LETIER, o.p.

Dans l'Antiquité grecque, qui ignorait le péché, c'était la faute fondamentale. L'hubris, ou folie de la démesure, était cause de perte pour l'humain et de la colère des dieux. Ce refus de la limite, dont témoigne aussi la Bible, a fait un retour en force dans notre civilisation. Ses effets n'ont rien perdu de leur nocivité.

Prométhée vole le feu de l'Olympe pour le donner aux humains ; Tantale fait de même avec le nectar et l'ambrosie ; Icare s'approche trop près du soleil. Parce qu'ils pensent avoir rang égal avec les dieux, ces héros – et quelques autres – se voient sévèrement châtiés. C'est que la morale grecque est fondée sur le principe du *πάν μετρον* (*pán métron*) : de la mesure en toute chose... Inspirée par l'orgueil (dont elle est parfois synonyme) l'*hubris* est souvent liée au pouvoir et aux vertiges de la réussite. Elle signe la perte de l'humain incapable de rester en la place qui est la sienne. Si les dieux le punissent, ce n'est pas tant par jalousie que parce que la démesure met en danger l'équilibre primordial.

Une tentation permanente

C'est bien cette tentation qui se profile derrière la fallacieuse proposition du serpent de la Genèse : devenir comme des dieux. Le texte semble même accréditer la version du serpent : *Puis le Seigneur Dieu déclara : « Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal ! Maintenant, ne permettons pas qu'il avance la main, qu'il cueille aussi le fruit de l'arbre de vie, qu'il en mange et vive éternellement ! »* (Gn 3,22) Mais il est, tout au long de la Bible, une forme d'*hubris* plus subtile : celle qui se tapit au cœur de l'idolâtrie. Qu'est donc celle-ci, sinon le refus de ne pouvoir mettre la main sur la divinité, inaccessible par essence ? Se fabriquer soi-même ses divinités : voilà peut-être bien le degré ultime de la toute-puissance. Il n'est pas étonnant que l'idolâtrie figure en tête des « 10 Paroles » données par le Seigneur à son peuple lors de l'exode : *« Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les*

cieux, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux par-dessous la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces dieux, pour leur rendre un culte. » (Ex 20, 4-5a). On peut évidemment comprendre ces versets comme le discours d'un dieu jaloux de son exclusivité, mais si l'on consent à entendre les « Dix paroles » dans le contexte libérateur de l'Exode, il faut alors se demander de quel danger mortel protège cet interdit de l'idolâtrie.

Des anneaux d'or dévoyés

Ce ne sont pas là pures supputations ! Quelques chapitres plus loin, voici qu'au moment même où Moïse est monté sur le Sinaï pour recevoir la Loi, le peuple, lassé de l'attendre, va trouver son frère Aaron et lui dit : « *Debout ! Fais-nous des dieux qui marchent devant nous. Car ce Moïse, l'homme qui nous a fait monter du pays d'Égypte, nous ne savons pas ce qui lui est arrivé.* » (Ex 32,1b) Et voici qu'Aaron, alors même que le Seigneur l'a choisi pour qu'il exerce le sacerdoce (Ex 28,1), accède immédiatement à la demande du peuple : « *Enlevez les boucles d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils, de vos filles, et apportez-les moi. Tout le peuple se dépoilla des boucles d'or qu'ils avaient aux oreilles et ils les apportèrent à Aaron. Il reçut l'or de leurs mains, le façonna au burin et en fit un veau en métal fondu. Ils dirent alors : 'Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte.'* » Ce que voyant, Aaron



bâtit un autel en face du veau en métal fondu et il proclama : « Demain, fête pour le Seigneur ! » (Ex 32,2-5).

Une idole fabriquée avec des anneaux d'or... Impossible de ne pas opérer un rapprochement avec ce qui précède. Au chapitre 28, en effet le Seigneur détaille les vêtements sacrés destinés à Aaron : l'*ephod* est le vêtement principal, qui doit tenir le *pectoral* ou « poche à oracles ». Les deux pièces sont arrimées par des anneaux d'or fixés sur l'une et l'autre. Ces anneaux, signes de la dignité reçue de Dieu, sont comme dévoyés de leur origine

par les bijoux fondus en forme d'idole... La toute-puissance humaine, mue par l'immédiateté du désir et du plaisir, veut ignorer le don qui lui est fait de son insigne dignité.

L'humilité comme voie

L'idole (*eidolon*, en grec) est un *miroir*. Comme si l'on n'adorait jamais que sa propre image... Elle est rassurante, puisqu'on en a la maîtrise et qu'on l'a produite soi-même. Les grecs appelaient *démiurge* la déité responsable de la création de l'univers physique. Combien de démiurges autoproclamés, désormais ? Le nœud du problème ne se trouve pas dans la création de nouvelles technologies ou dans les inventions de plus en plus complexes : que l'intelligence humaine soit capable de comprendre et de maîtriser de mieux en mieux l'univers qu'elle habite, n'est-ce pas en soi une chose dont on peut se réjouir ? La faille, elle est dans le refus de l'*humilité*. Non pas cette attitude ambiguë qui consiste à s'abaisser afin de justifier commodément ses manquements, mais l'humilité au sens propre : l'humain est celui qui vient de l'humus, le *terreux* (*Adâm*, en hébreu), celui qui est poussière et y retournera. Fait de la même poussière que les étoiles, comme le rappelle l'astrophysicien Hubert Reeves. L'*hubris*, toujours menaçant, c'est de croire qu'être poussière d'étoiles est bien peu de chose au regard de ce que nous pouvons fabriquer nous-mêmes, tellement plus clinquant !

Les grands récits fondateurs nous tendent eux aussi des miroirs. Non tellement de nous-mêmes, mais plutôt des dangers qui pèsent sur notre humanité si nous perdons mesure et vigilance. Se souvenir alors que, descendu de la montagne, dévasté par la folie bruyante du peuple, Moïse brise les tables de la Loi, puis « *Il se saisit du veau qu'ils avaient fait, le brûla, le réduisit en poussière, qu'il répandit à la surface de l'eau. Et cette eau, il la fit boire aux fils d'Israël.* » (Ex 32,20). Incorporer le mal, c'est le principe de la vaccination... La question demeure, à chaque époque : qu'est-ce qui peut nous vacciner efficacement contre la démesure ?

Myriam TONUS, o.p.

Jour J – 90

Le Conseil provincial des Fraternités laïques dominicaines s'interroge : va-t-on devoir annuler, comme en 2020, la retraite prévue en février ? Une attente prudente s'impose.

Jour J – 60

Le Conseil provincial s'inquiète profondément des conséquences des restrictions sociales sur la qualité du lien fraternel entre ses membres, lien maintenu, vaille que vaille, avec les moyens du bord : téléphone, vidéo. Il prend une décision audacieuse de proposer une retraite en ligne et nomme, à cette fin, une petite équipe dont je fais partie en tant que responsable de la formation. Le prédicateur est contacté et donne son accord sur sa participation à la nouvelle formule. Bien sûr, notre responsable provincial, technicien de l'équipe, réfléchit à la réalisation technique et à l'invitation qui nécessite un soin particulier pour traduire nos aspirations et notre défi en mots et images.

Jour J – 30

Comment répondre au mieux aux objectifs et aux attentes des participants dans les conditions de distanciation et de vidéoconférence ? L'équipe prend l'option de garder l'essentiel de nos retraites, son ADN, en cherchant une alternance équilibrée entre prière, prédication, temps personnel, échange en groupe et... convivialité même réduite.

L'objectif fondamental de toute retraite est mis en avant : la relation personnelle avec Dieu. C'est bien pour Lui, avec Lui et en Lui qu'on consacre chaque année, quelques 48 heures de son précieux temps. L'esprit avec lequel on aborde la retraite est donc mis en avant dans la rédaction de l'invitation : l'adhésion personnelle de chaque participant est requise pour transformer son week-end à la maison en un temps spirituel fort, le plus loin possible de ses préoccupations habituelles : ne pas relever ses mails, ne pas faire ses courses pendant les temps libre, etc. L'équipe choisit aussi d'être attentive au confort des participants, ce qui se traduit par

un horaire adapté : conférence du prédicateur de 30 minutes maximum, longs temps personnels comme des respirations. Deux challenges attendent l'équipe : les temps de prière et le travail en sous-groupe. L'un comme l'autre demandent des animateurs capables de maîtriser la technique. Nous partons en chasse.

Jour J – 10

La convivialité est prise en compte par la préparation d'un mail de bienvenue confié à celle qui se charge habituellement du mot d'accueil. Pourquoi changer une équipe qui marche !

Le nombre d'inscriptions est à peu près établi. Heureuse surprise, il est presque le même que d'habitude, quelques personnes ne pouvant se connecter soit pour des raisons techniques, soit par manque de familiarité ou sympathie avec la formule. Dès lors, la préparation du travail en groupe et des temps de prière s'affine : constituer les sous-groupes, confirmer les animateurs, vérifier auprès du prédicateur que tout est en ordre, organiser les temps de prière essentiels à vivre même par écran interposé. Pour garder un maximum de points de repère, il est demandé que les temps de prière s'inspirent de notre tradition, la liturgie des heures, en s'adaptant aux contraintes techniques. De même, il est demandé aux animateurs des sous-groupes d'être capables d'initier une réunion en ligne pour leur groupe selon le programme technique qu'ils maîtrisent. Le technicien gardera la gestion des réunions plénières et restera en relais pour résoudre les éventuels problèmes techniques de connexion.

Jour J

Une belle surprise : à 20 heures, 37 personnes se connectent facilement grâce au talent de notre responsable technique et responsable provincial qui a orchestré tous les temps de rassemblement de main de maître.

Jour J + 24

Les évaluations révèlent des appréciations très positives sur la formule utilisée et sa réalisation. Bien sûr, la plupart des participants regrettent les temps de convivialité et de rencontres fraternelles notamment inter fraternités. Certains regrettent le dépaysement dans un autre lieu que celui de son quotidien mais a contrario, d'autres ont redécouvert leur capacité

à se centrer sur l'Essentiel même à la maison et dans ce sens, ils expriment de la gratitude et de la reconnaissance pour l'apport fondamental de la retraite dans leur relation à Dieu. La prière, même par écran interposé, a été jugée porteuse, même à distance. La qualité de l'authenticité des participants qui priaient vraiment là où ils étaient a permis de se sentir reliés. Beaucoup d'évaluations relèvent le caractère indispensable du temps de travail en sous-groupe et la qualité des prises de parole qui ont permis un minimum d'échange et d'un peu combler le manque de contacts. D'autres soulignent l'importance des temps personnels où le silence choisi, chez soi, a permis « de laisser la parole s'imprégner en soi comme un caillou que l'on jette à l'étang et qui fait des ronds et des ronds en soi ». Cerise sur la gâteau, cette formule de retraite à distance a permis à trois personnes d'y participer depuis l'étranger (Irlande, Italie, ...) et l'une d'elles, dont c'était la première retraite, en a été complètement bouleversée, se sentant pleinement reliée aux fraternités et à l'Ordre.

Par-dessus tout, la réussite incombe à la qualité oratoire de notre prédicateur : le ton était simple, direct, chaleureux, authentique et chacun s'est senti rejoint dans son humanité, soit d'emblée soit progressivement au fil des conférences. Certains ont même trouvé que l'écran permettait une écoute plus rapprochée avec le prédicateur que si l'on suit l'enseignement au fond d'une salle ! Le contenu qui nous renvoyait à l'essentiel de l'Être chrétien était nourrissant et s'harmonisait aussi particulièrement avec une retraite à domicile : « Dieu se cache dans les plis de la réalité. ».

Au-delà des suggestions intéressantes, je tire une leçon de ce défi : en nous appuyant sur notre expérience et sur les talents des uns et des autres, n'ayons pas peur d'oser des chemins nouveaux et pour le reste, comme pour tout le reste, laissons faire l'Esprit !

Dominique OLIVIER, o.p. - Responsable de la formation

Le fabuliste grec Esope disait que la langue est la pire et la meilleure des choses, selon l'utilisation que l'on en fait. Cette ambivalence se retrouve aujourd'hui dans ce qui est devenu le moyen de communication universel : internet. Devenu presque indispensable, il ouvre des horizons jamais connus. Il peut aussi se transformer en piège déshumanisant.

Michel Serres le montre brillamment¹ : internet et les réseaux sociaux sont une mutation extraordinaire, analogue à l'invention de l'écriture ou de l'imprimerie. Désormais, nous sommes connectés en permanence au monde entier. En un clic, nous plongeons dans des échanges sans fin. Comme l'illustre l'initiative citoyenne Wikipedia, nous partageons et construisons ensemble le savoir, par des relations horizontales et symétriques ; au point que nous sommes parfois mieux informés que le médecin ou le professeur, menacés sur leur piédestal.

Résultat : les modes de vie deviennent homogènes, de l'Asie à l'Europe ou l'Amérique en passant par l'Afrique. En même temps, l'échange, la collaboration et la coopération prennent une ampleur inédite, tout comme la créativité : on ose expérimenter et entreprendre, les hiérarchies sont bousculées. C'est clair avec la génération Z, la jeunesse hyperconnectée née avec internet (entre 1997 et 2010). Si certaines enquêtes la dépeignent rebelle, impatiente, nomade, déconcentrée, elle se montre aussi ouverte à la diversité, éprise de liberté et de sens. En témoignent les contestations pour plus de démocratie qui explosent partout dans le monde, ou encore celles nées dans le sillage de Greta Thunberg.

Les bulles que les réseaux sociaux entretiennent entre personnes de même opinion créent en effet une incroyable caisse de résonance pour les meilleurs sentiments et projets (pétitions, circuits courts, crowdfunding, etc.) mais aussi pour les pires : la haine des autres, voire l'incitation au meurtre (cf. Trump).

¹ Michel SERRES, *Petite Poucette*, éd. Le Pommier, 2012, 82 p.



Un tremplin pour le consumérisme

Le hic est que certains ont profité de leur virtuosité technique pour s'accaparer et détourner ces outils géniaux, en les truffant de publicités qui orientent et excitent nos envies de consommer. En effet, grâce à nos clics, se constituent gratuitement des bases de données inestimables, les big data, que les algorithmes de l'intelligence artificielle (IA) exploitent pour organiser les messages publicitaires personnalisés qui nous matraquent et harcèlent sans cesse, avec une offre de produits, musiques ou films toujours plus abondante.

Les publicités ciblées et les achats en ligne que ces outils couplés à l'IA font exploser ont permis à des géants californiens comme Google, Apple, Facebook, Amazon - les GAFA - de bâtir des fortunes colossales – tout en esquivant les impôts. Après avoir observé nos amis, préférences, opinions ou humeurs, ils proposent maintenant d'optimiser mais aussi de surveiller nos moindres déplacements ou agissements, grâce aux satellites, caméras, systèmes embarqués, équipements domotiques. Rythmes de travail effrénés ou salaires écrasés, concurrents neutralisés ou capturés, impacts écologiques négligés, protection des données personnelles bafouée, voilà bien d'autres problèmes qu'ils sont maintenant accablés à corriger.

Ces messages publicitaires tentent évidemment de conditionner notre imaginaire et de piloter nos choix mais ils engendrent aussi stress et dépressions, tout en exacerbant l'individualisme et l'égoïsme. Sous l'influence de la publicité, les consommateurs dépensent des montants incroyables pour des besoins non essentiels, néfastes, qui plus est, pour notre santé ou la planète: nourritures sucrées, boissons gazeuses, tabac, alcool, cosmétiques, voyages exotiques, tranquillisants, etc. Il est vrai que ce sont aussi des "dérivatifs compensatoires au non-sens et au vide existentiel".

Ce n'est pas un hasard. Nous sommes comme piégés, dit Michel Maxime Egger¹, dans *"un système croissanciste, productiviste et consumériste, dont la logique, fouettée par la quête du profit et la prolifération des nouvelles technologies, est implacable"*. Si la modernité a généralisé la liberté de conscience personnelle et émancipé l'humanité du poids des traditions, elle a généré aussi le matérialisme, le rationalisme et l'utilitarisme. Aujourd'hui, la société est comme possédée par une démesure technologique ("tout ce qui est possible, nous le ferons"), la nature est réduite à un stock de ressources à exploiter et l'être humain est perçu comme un pur individu, enfermé dans son ego et son mental, déconnecté des autres et de la terre, avec une identité fragile.

Pas étonnant dès lors que consommer devienne un moyen privilégié de s'affirmer : les biens ou services de consommation apparaissent comme une promesse de liberté et d'abondance – songez à un certain fruit dans la Genèse. Mais nous n'y recherchons pas seulement un bien-être ou du plaisir. Ils sont aussi un gage de reconnaissance sociale ; par leur entremise, nous voulons ressembler aux autres – c'est notre instinct grégaire –, tout en nous différenciant, de façon à acquérir une sensation de supériorité. Cette course à la différence pour obtenir l'admiration ou l'affection d'autrui est évidemment sans fin, à tous les échelons de la société. Et ce miroir aux alouettes alimente l'espoir d'une croissance matérielle illimitée, au détriment de notre maison, la terre.

Les selfies et notre goût pour les "like" traduisent bien ce narcissisme : l'avoir et le paraître, plutôt que l'être. Les envies compulsives et toujours

¹ *Se libérer du consumérisme - un enjeu majeur pour l'humanité et la terre*, éd. Jouvence, 2020.
La suite de cet article en est un résumé.

insatisfaites de notre petit moi cherchent à se faire passer pour nos désirs authentiques. D'où la fascination pour l'argent, ce fétiche tant vénéré qui permettrait d'assouvir toutes nos envies mais qui détruit les relations et génère la spéculation, l'oppression.

Peut-on s'en libérer?

Il n'est pas aisé de se dépêtrer de tous ces pièges, parfois subtils, tant leur magnétisme est puissant, tant ils sont enracinés en nous. Cela demande une véritable conversion intérieure.

Une première manière est de se dégager de la voracité et d'apprendre à vivre de peu, par l'autolimitation volontaire de nos besoins, en particulier les moins essentiels. Non par avarice ou goût pervers de la souffrance mais en recherchant la jouissance dans la frugalité, en dégustant les petites choses simples, par une sobriété joyeuse qui libère et se nourrit de notre relation aux autres, la famille, les amis, etc. Songeons à l'adage "moins de biens, plus de liens" : le co-voiturage en serait un bon exemple, tout comme le mouvement Slow Food et ses émules.

La sobriété heureuse, c'est se libérer d'une accumulation d'objets, services ou activités, s'offrir une journée sans internet ou gsm, se passer des antidotes fallacieux du shopping, pour faire place à l'essentiel. En fait, cela revient à apprivoiser la peur du manque ou de l'incertitude, la peur de l'ennui, la solitude ou l'abandon, changer de regard sur la mort. En faisant confiance à la vie, à l'inattendu des autres, en accueillant chaque moment comme un cadeau. "N'emportez ni besace, ni tunique de rechange, ni sandales, ni bâton". "Regardez les oiseaux du ciel..."

Cela implique de ralentir, pour habiter notre temps, écouter notre désir. Pour naître à ce que nous sommes appelés à être : une personne unique et en relation, vivant en communion mystérieuse mais profonde avec les autres, avec la nature et avec le divin. C'est la voie qui nous est montrée par le Christ ; son souffle continue de parcourir la terre entière et donne aux plus humbles l'audace d'inventer joyeusement du nouveau et de l'inouï avec et pour des proches.

Jean-Pierre BINAME, o.p.,
d'après Michel-Maxime EGGER

Les « restrictions au culte » ont provoqué – provoquent encore – beaucoup de réactions en tous sens. Benoît LOBET, curé-doyen de la cathédrale des SS. Michel et Gudule et doyen de Bruxelles centre a fait des choix. Dont celui de ne pas recourir aux technologies pour diffuser des célébrations.

Je saisis au bond l'occasion de cet article qui m'est demandé pour revenir sur une décision qui en a surpris plus d'un : du jour où les célébrations publiques ont été, pour cause de pandémie, limitées à quinze personnes quelle que soit la surface du bâtiment cultuel, j'ai décidé, comme curé-doyen de la Cathédrale des Saints Michel et Gudule, de ne plus célébrer publiquement la messe. J'ai continué, pendant plusieurs mois donc, et y compris durant les solennités de Noël, à célébrer de façon minimaliste, avec au moins un paroissien – toujours le même, il représentait la communauté ecclésiale – et quelquefois d'autres invités, dans la sacristie dite « de l'archevêque ». J'ai fait dire aux paroissiens que la messe était quotidiennement célébrée et que je portais dans cette célébration les intentions qui étaient les leurs et qu'ils pouvaient me confier. Mais je n'ai pas voulu ouvrir et offrir un culte public.

Quelle Église ?

Beaucoup ont compris mon point de vue. D'autres, évidemment, me l'ont reproché. Quel point de vue ? Je ne souhaitais pas faire un tri de paroissiens : avec quels critères ? Les premiers arrivés ? Les plus ingénieux ? Les plus âgés ? Tout cela a sa part d'injustice... Les reproches qui me furent adressés portaient sur le manque de « visibilité » dont ma décision entachait l'Église. Plus de messe publique, plus de vie ecclésiale, c'était, au dire de certains, une nouvelle perte de présence dans une société dont les responsables semblaient se ficher des cultes. J'avais beau répondre que la Cathédrale restait ouverte et accueillante, qu'autour de Noël nous y tenions une exposition de crèches venues du monde entier – beaucoup visitée, que le Saint Sacrement était exposé durant les solennités de la Nativité, que les célébrations des funérailles avaient toujours bien lieu, etc., mes contradicteurs n'étaient pas convaincus. Il me semble



qu'il y a là de quoi méditer sur notre conception de l'ecclésiologie : la messe est-elle le seul point de repère des chrétiens ? Ne peut-on pas, à l'occasion d'une circonstance comme celle-ci qui nous prive de nos assemblées, insister sur d'autres aspects de notre vie ecclésiale, comme la solidarité avec les malades et leurs familles, avec les soignants, avec les commerçants et tous ceux que la pandémie prive d'une vie normale, de soins normaux, d'un gagne-pain normal ?

Revenir au cœur de la foi

Il y a plus. Derrière les critiques que je peux comprendre, il y avait chez certains l'idée que la messe était un droit, que l'Etat refusait ce droit à la pratique culturelle en bafouant la liberté religieuse, que c'était là sans doute même un complot ourdi par des gouvernants francs-maçons, que les évêques étaient des lâches en ne tapant pas plus fort du poing sur la table des négociations. Je crois que cette conception de la foi chrétienne est erronée à bien des points de vue. Elle mésestime d'abord l'étroitesse de l'espace réservé aux cultes dans une société sécularisée – les négociations sur la réouverture des églises, temples, mosquées ou synagogues viennent après celles qui portent sur les salons d'esthéticiennes et de toilette pour chiens. Il faudra bien qu'un jour, tout de même, les chrétiens et, en particulier les catholiques, prennent la mesure de cette laïcisation de l'espace public qui assigne à leur foi un lieu plus modeste qu'autrefois, mais aussi plus conforme, sans aucun doute, au contenu même du christianisme. Ensuite, donc, la situation présente et les frustrations qu'elle entraîne nous convient à revenir à ce cœur de notre foi, qui nous présente en Jésus un Dieu dépossédé de tout, et par amour. On n'est pas

seulement dans « l'humilité de Dieu », pour reprendre un mot du Père Varillon, mais dans ce que les théologiens nomment la « kénose » de Dieu. Parlant du Christ en effet, Paul, dans une hymne célèbre de sa Lettre aux Philippiens (Ph 2, 6-11) dit qu'il s'est « vidé lui-même » (*ekenosen heauton*), et ce vide de soi atteint en Christ la divinité même de Dieu. Au nom d'un Dieu pareillement kénotique, comment pourrait-on revendiquer une présence péremptoire des chrétiens dans l'espace social ? Et comment pourrait-on faire jouer ce rôle de présence assertive à l'Eucharistie, sacrement dont le cœur est précisément le don ultime de Dieu, son dépouillement jusqu'à la mort – son corps offert en nourriture, « prenez, mangez », son sang versé ? Il y a là une contradiction qu'il faudra bien un jour travailler, si l'on veut que l'Eglise trouve sa juste place dans la société contemporaine telle qu'elle est, une place à la fois conforme à ce que cette société est en droit d'attendre d'elle, et conforme au message dont elle est porteuse.

Retrouver l'ecclesia

Nous n'avons pas fini de tirer les leçons de cette pandémie. Toute crise conduit à un examen critique de soi, de ses convictions. Je n'ai pas souhaité de pratiques alternatives comme le streaming, les messes enregistrées, la multiplication des offices ou la distribution de la communion eucharistique en-dehors de la messe, et cela pour d'évidentes raisons liturgiques et théologiques. Mais je conçois que la décision prise, et comprise, je l'ai dit, par la grande majorité des paroissiens, ait aussi pu être ressentie comme frustrante. J'attends avec impatience, moi aussi, une reprise convenable des célébrations dont je sais l'importance pour la vie chrétienne. Si des fidèles ont souffert d'être « privés de messe », moi j'ai souffert et je souffre encore, comme pasteur, d'être « privé d'assemblée » - l'*ecclesia* me manque !

Mais n'avons-nous pas appris, dans notre foi, à vivre nos manques comme le lieu même de notre progrès spirituel ?

Benoît LOBET

Curé-Doyen de la Cathédrale des SS. Michel et Gudule
Doyen de Bruxelles Centre



Les séries télévisées ne sont pas toutes des produits de consommation ou de divertissement faciles. L'une d'entre elles, venue d'Angleterre, cartonne en ce moment. À juste titre. Car elle met en scène avec talent un monde qui pourrait bien être en train d'advenir sous nos yeux...

L'histoire commence en 2019... et se déroule jusqu'en 2030, soit 15 années qui ont vu le Brexit s'imposer et l'intelligence artificielle entrer dans les maisons. La famille Lyons, à Manchester, ce pourrait être la nôtre : trois générations se côtoient, se chamaillent, font la fête, se rassemblent, s'éloignent au gré des événements.

Les événements, c'est ce Brexit dur (évitée de justesse dans la réalité) et la montée d'une droite dure, elle aussi, rassurante, souriante comme sa cheffe de file, incarnée par la formidable Emma Thomson, des crises financières, des menaces d'attentat. C'est aussi l'omniprésence d'une technologie qu'il est désormais possible de s'implanter dans la peau. On a qualifié cette série de « claqué télévisuelle de l'année », tant le trouble nous rattrape lorsqu'on se rend compte que ce qui est censé se dérouler dans le futur est plausible, puisque déjà nous le connaissons : nous pouvons commander par la voix notre smartphone ou la radio de notre voiture...

Véritable dystopie (récit de fiction qui décrit un monde utopique sombre), *Years and years* n'a pas la noirceur de *1984* d'Orwell, mais peut-être est-ce pire, parce que si l'on ne pouvait pas s'identifier directement au héros du livre, les membres de la famille Lyons, c'est nous, nos voisins, nos proches. Et ça passe comme une lettre à la poste... En replay, podcast ou DVD, une série pour se faire plaisir... et surtout penser !

Myriam TONUS, o.p.

Vous avez aimé cette publication ?

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Mme Dominique DE RYCK
Avenue Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES
Tél.: 0497 40 73 82
Courriel : dominiquederyck@hotmail.com



Conditions d'abonnement

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €**
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Etranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

**A verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB)
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.**



Comité de rédaction

Jean-Pierre BINAME - Dominique DE RYCK - Alain LETIER -
Myriam TONUS

Belgique-België
P.P.
1040 Bruxelles 4
P 302451



Responsable : Dominique DE RYCK - Av. Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES

Bureau de dépôt : Bruxelles 4. Périodique trimestriel :
Janvier - Février - Mars 2021